

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

NOUVELLES

APZI
NB
p.c.v
c.3

SOIRÉES CANADIENNES

RECUEIL DE LITTÉRATURE NATIONALE

"Hâtons-nous de raconter les délicieuses
histoires du peuple avant qu'il les
ait oubliées."

CHARLES NODIER.

PARAIT LE 25 DE CHAQUE MOIS

JUILLET

5eme Volume, 7eme Livraison

MONTREAL

IMPRIMERIE GENERALE, 45 PLACE JACQUES-CARTIER

—
1886

NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES

SOMMAIRE

- 1o. Aux Invalides - - - - - JOSEPH TASSÉ
2o. La Fileuse - - - - - M. PREVOST
3o. Antoinette de Mirecourt. Traduction de J. A. GENAND
-
-

NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES

Abonnement, payable d'avance - - - - - \$2.00
" payable dans l'année - - - - - 2.50

DIRECTEUR :

M. LOUIS TACHÉ,

OTTAWA.

GÉRANT :

M. EMMANUEL TASSÉ,

La Minerve, Montréal.

Les correspondances pour la rédaction devront être adressées au Directeur, et les remises de fonds au Gérant.

AUX INVALIDES

Il est des lieux prédestinés. Ils attirent, fascinent, remuent l'âme profondément. Vous vous y sentez portés par je ne sais quel pouvoir, quel charme secret. Tout nous y séduit, jusqu'à l'atmosphère qui les environne.

L'Hôtel des Invalides produit sur moi cette influence. Il s'en dégage un parfum d'honneur et de gloire que j'aime à respirer. Trois fois depuis mon arrivée à Paris je l'ai visité ; trois fois je m'en suis approché avec respect et admiration, et trois fois j'en ai rapporté les plus touchantes émotions. Ces émotions, je voudrais pouvoir les reproduire fidèlement.

On le sait, ce monument est destiné à recueillir les soldats mutilés ou vieillis dans la carrière des armes et à leur assurer une douce et honorable retraite. On sait aussi que l'on doit cette généreuse fondation au génie de Louis XIV, ce que l'on a constaté dans l'inscription placée au piédestal de sa statue : *Ludovicus magnus, militibus regali munificentia in perpetuum providens, has aedes posuit, an. 1675.* L'édifice fut restauré, embelli, agrandi par Napoléon Ier, qui, dans ce cas, comme dans bien d'autres, n'a pas dédaigné de compléter l'œuvre du "grand roi" suivant son expression. Louis XIV et Napoléon ont broyé plus de chair, mutilé plus de soldats qu'aucun de leurs prédécesseurs. Il leur appartenait d'assurer un refuge à ceux qui tant de fois, à leur appel, avaient exposé leur vie pour la patrie. Je ne tenterai pas la description de ces bâtiments à l'architecture sévère et imposante, et qui ont reçu jusqu'à 3,000 invalides. La façade principale à quatre étages, qui se développe sur une longueur de 330 pieds, coupée par plus de 133 fenêtres décorées de trophées militaires ; les avant-corps, les frontons, les pavillons, embellis de figures et d'inscriptions, rappelant quelque nom, quelque gloire française ;

les vastes cours, notamment la Cour d'Honneur, avec son double portique ouvert en arcades et qui seule a 390 pieds de long sur 186 de large ; l'esplanade qui de l'hôtel s'étend jusqu'à la Seine ; la batterie d'artillerie qui est chargée de tonnerres ; le musée qui me fait presque regretter de ne pas être artilleur pour bien le comprendre ; l'église Saint-Louis qui est remplie de tombes et de dépouilles glorieuses, et par dessus tout le Dôme des Invalides qui couronne ce monument, qui rayonne sur tout Paris, ont été trop souvent et trop bien décrits pour que je me risque à la tâche. Je veux plutôt raviver certains souvenirs, certaines impressions qu'on ne saurait trouver dans les guides, et qui, à plus d'un titre, sont pleins d'actualité.

Saluons d'abord avec respect les invalides, ces débris du courage et de l'honneur. Presque tous se sont fait plus ou moins meurtrir au service du pays. Les uns ont perdu une jambe, d'autres un bras, d'autres un œil. D'aucuns ne peuvent plus même se porter sur pied ; ils circulent dans de petites voitures mécaniques. Sur plus d'une de ces vaillantes poitrines brillent des médailles et même le ruban de la Légion d'honneur ; j'ai vu ce ruban, je l'avoue, à moins bonne place. Je me souviens du mot de Napoléon : Cette institution, vrai modèle d'égalité, met sur le même rang le prince, le maréchal de France, le tambour. " J'ai même aperçu des médailles de la reine Victoria : souvenir de la Crimée. L'héroïsme est de toutes les nationalités.

Il y a là des vétérans de Sébastopol, de l'Algérie, de la Chine, qui tous ont une histoire plus ou moins touchante. Leur temps se passe à cultiver leur jardin, à réchauffer au soleil les restes d'une ardeur qui s'éteint, à errer sous les portiques de la Cour d'Honneur, à causer des choses, des campagnes d'antan, puis à se préparer au dernier et suprême combat, le plus terrible, le plus incertain. Presque toujours le soldat est croyant ou le redevient ; si la foi s'est assoupie à la caserne, le danger lui apprend à demander là-haut le courage qui fait les forts. Le vétéran sent de plus que l'heure dernière ne saurait tarder à

sonner. Chaque jour est pour lui une leçon. Chaque jour voit creuser une fosse nouvelle. Chaque jour semble lui faire entendre le cri sépulcral du trappiste : " Frères, il faut mourir ! " J'ai vu sortir de l'église Saint Louis une modeste bière faite de planches brutes, qui contenait les restes de l'un d'entre eux. Avec quel deuil recueilli ils suivaient le corbillard, murmurant une dernière prière, se demandant sans doute qui le premier prendrait le même chemin. On n'y compte plus que deux vétérans de la grande armée. Ils ont vu l'aigle planer là-haut, bien haut, sur presque toutes les capitales de l'Europe ; ils l'ont vu aussi revenir, descendre tout effaré, et briser ses ailes à Waterloo. Comme tous deux côtoient le siècle, il n'y aura bientôt plus de représentants de cette grande épopée. Que la terre qui les recevra leur soit légère !

Ces vieux grognards ont été bien humiliés durant le siège de Paris. Leurs moustaches grises frissonnaient de rage. Ils auraient voulu pouvoir retrouver leur vigueur d'autrefois. Si vieillesse pouvait ! Même ils s'étaient organisés en corps, bien décidés à défendre leur dernier asile, au cas où le teuton oserait les y troubler.

On me raconta à ce sujet un trait fort caractéristique. Vous avez entendu parler de la fameuse batterie d'artillerie des Invalides, appelée *batterie triomphale*, et qui se compose de pièces prussiennes, autrichiennes, russes, hollandaises, wurtembourgeoises, algériennes, chinoises et cochinchinoises, et que sais-je ? Ces pièces rappellent tout autant de victoires françaises ; on aime à entendre leur grande voix dans les démonstrations publiques. C'est vous dire que les invalides ont pour elles un culte, une passion qui en vaut bien d'aut. s.

Comme il y a là plus d'un canon prussien, et que les Français sont allés à Berlin avant que cette politesse ne leur fut rendue, on craignait bien que les Allemands ne s'en saisissent à leur entrée dans Paris. Ceux-ci ne se gênant pas d'emporter des pendules qui ne leur appartenaient pas, à plus forte

raison voudraient-ils reprendre des canons qui leur rappellent des souvenirs fâcheux.

Ce qui se passa, je l'ignore. Mais ce que l'on sait c'est que les canons disparurent. Pourtant ils ne devaient pas être facile de leur trouver une cachette. Il y a là plus d'une pièce de 27 et de 24. Sur l'une d'elles, on lit même, en allemand : *Dès que mon chant retentit dans les airs, les murailles par moi sont renversés*. Une autre porte : *Vaincre ou mourir*. Vaine déclamation qui n'a pas empêché leur capture. Cela rappelle trop la bravade de Ducrot. Heureusement que Paris a des catacombes, des caves ténébreuses, des galeries souterraines où ces foudres de guerre pouvaient s'accroupir. Mais il fallait aussi compter avec le flair du uhlan, qui était réellement trop exercé.

A peine rendu aux Invalides, le commandant allemand fait mander le gouverneur de l'Hôtel pour avoir des nouvelles de ses canons.

—Je ne sais où ils se trouvent, répond le gouverneur. Je vous donne ma parole d'honneur que je n'en sais rien.

—Mais il faut le savoir, riposte le commandant.

—Je vous réitère ma parole d'honneur que je ne sais où ils se trouvent.

—Faites-les chercher, reprend l'autre sèchement.

—Ah ! ça, je m'y refuse catégoriquement. Je veux bien ignorer où ils se trouvent, mais je ne consentirai jamais à me faire limier à votre service.

Et le commandant allemand dût se heurter à ce refus. Tous les invalides que l'on interrogea n'en savaient rien non plus. Evidemment, les canons étaient disparus par enchantement.

Et ils ne furent pas retrouvés tant qu'il y eût une sentinelle allemande à Paris. Seulement, ils furent les premiers à entonner le chant de la délivrance. Leur tonnerre jeta même dans l'ombre le carillon de Notre-Dame. Comment tout cela s'est-il fait ? Je répète le mot du gouverneur des Invalides. Je n'en sais rien. Et cependant j'ai interrogé plus d'un vétéran. J'offre une honnête récompense à quiconque résoudra ce point d'histoire. Car franchement, ce mystère m'intéresse.

* * *

Douze ans passés, je visitais l'abbaye de Westminster, le Panthéon de l'Angleterre, beaucoup plus authentique que celui de Paris. En foulant ces dalles séculaires, en contemplant toutes ces tombes qui rappellent si vivement la vanité des choses humaines, je réalisai toute la force du sentiment exprimé par le célèbre Burke. " Je n'ai jamais visité l'abbaye, disait-il, sans " en recevoir une impression indéfinissable. Je me complais " à y revenir, à rêver, à y méditer. " Là gisent pêle-mêle — la mort est une grande niveleuse — des centaines de rois, généraux, ministres, écrivains qui ont eu leur parcelle de gloire tout en contribuant à faire grand, le plus grand empire moderne. On peut même y trouver la tombe d'un roi français mort dans l'exil. C'est ainsi que l'on pourrait en échanger plus d'un avec Jacques II qui dort depuis longtemps à Saint-Germain.

Toutes ces impressions ne sauraient égaler cependant celles que m'a values chaque visite au tombeau d'un seul homme, celui qui repose dans un majestueux sarcophage, entouré de ses gloires, sous le vaste dôme des Invalides. Il est vrai que cet homme réunissait le génie de centaines, de milliers d'autres hommes, qu'il a rempli le monde du bruit de sa renommée et qu'il le remplit encore. Il est vrai que cette grande poussière s'appelle Napoléon. Le monde n'en a pas connu de pareille.

Aussi, je défie qui que ce soit de s'en approcher sans être saisi de respect et de recueillement. Que de souvenirs, que de

contrastes, que de rayons d'or, que de revers, que de gloires surtout attachés à ce nom ! On croit voir se dresser toute la légende napoléonienne qui après avoir stupéfié et bouleversé le monde, semble grandir avec le temps. Les ombres même qui l'enveloppent, tout en montrant l'imperfectibilité des œuvres humaines, n'en font pas oublier la majesté. Le soleil lui-même n'a-t-il pas des taches, disait Napoléon en parlant de Louis le Grand !

Le tombeau de l'Empereur est digne de sa gloire. Ce dôme ancé dans les airs par le génie de Mansard, cette flèche qui monte encore plus loin dans l'infini, ces coupoles latérales à la fois hardies et élégantes, ces chapelles d'un style superbe, ces peintures, ces sculptures si riches, si parfaites qui élèvent l'âme, qui attachent le regard, cette crypte, chef-d'œuvre de Visconti, d'un caractère si grave, si imposant, ce sarcophage taillé dans le granit rouge de la Finlande, reposant lui-même sur du granit des Vosges, cette galerie ornée de bas-reliefs symboliques, ces douze statues colossales groupées autour du sarcophage, ce pavé en mosaïque où l'on n'a pu graver toutes ses victoires, ces faisceaux de drapeaux qui semblent jeter un dernier rayon de gloire, ces morts illustres couchés près de lui et qui lui font cortège, ce demi-jour qui tombe du dôme pour répandre je ne sais quel mystère et quel recueillement ; oui, tout est propre à réveiller un monde de souvenirs, de réflexions, à donner une grande leçon de philosophie morale, et à laisser au visiteur une impression profonde, ineffaçable.

* * *

L'autre jour, j'étais descendu à l'entrée de la crypte par l'escalier en marbre blanc qui y conduit. J'étais à lire ou plutôt à relire ces touchantes et dernières paroles de l'empereur, gravées en lettre d'or sur l'imposte de la porte en bronze : " Jc désire que mes restes reposent sur les bords de la Seine, " au milieu de ce peuple français que j'ai tant aimé." Ce suprême désir méritait d'être écouté, me disais-je, et il devait

aller au cœur de tous les Français. Vous savez que c'est par un décret du 13 mai 1840 que la Chambre des représentants résolut de faire rapporter ici les cendres de Napoléon. Et Paris devait bien cette réparation à sa mémoire. Un des rêves en effet, de l'empereur, avait été d'en faire la capitale de l'Europe. Parfois, disait-il, je voulais qu'elle devint une ville de deux, trois, quatre millions d'habitants, par exemple ; en un mot, quelque chose de fabuleux, de colossal, d'inconnu jusqu'à nos jours, et dont les établissements publics eussent répondu à la population. Ce rêve s'est en partie réalisé depuis, Paris comptant plus de deux millions d'habitants.

Je me rappelais aussi les vers de Victor Hugo :

Sire, vous reviendrez dans votre capitale.
 Sans tocsin, sans combat, sans lutte et sans fureur.
 Traîné par huit chevaux sous l'arche triomphale
 En habit d'empereur !

En vous voyant passer, ô chef du grand empire
 Le peuple et les soldats tomberont à genoux.
 Mais vous ne pourrez pas vous pencher pour leur dire
 Je suis content de vous !

Une acclamation douce, tendre et hautaine
 Chant des cœurs, cri d'amour où l'extase se joint,
 Remplira la cité ; mais, ô mon capitaine !
 Vous ne l'entendrez point.

De sombres grenadiers, vétérans qu'on admire
 Muets, de vos chevaux viendront baiser le pas ;
 Ce spectacle sera touchant et beau ; mais, sire,
 Vous ne le verrez pas.

Car, ô géant ! couché dans une ombre profonde
 Pendant qu'autour de vous, comme autour d'un ami
 S'éveilleront Paris, et la France, et le monde,
 Vous serez endormi !

Vous serez endormi, figure auguste et fière,
 De ce morne sommeil, plein de rêves pesants,
 Dont Barberousse, assis sur sa chaise de pierre,
 Dort depuis six cents ans.

L'épée au flanc, l'œil clos, la main encore émue,
 Par le dernier baiser de Bertrand éperdu,
 Dans un lit où jamais le dormeur ne remue
 Vous serez étendu.

Les nuages auront passé dans votre gloire ;
 Rien ne troublera plus son rayonnement pur ;
 Elle se posera sur toute notre histoire
 Comme un dôme d'azur.

Vous cependant—tandis qu'une pompe sacrée
 Mènera par la ville un cortège inouï
 Et que tous croiront voir revivre à votre entrée
 Un monde évanoui ;

Tandis qu'on entendra, près du dôme où des ombres
 Gardent tous les grands noms dont Paris se souvient,
 Rugir les vieux canons comme des dogues sombres
 Quand le maître revient ;

Tandis que votre nom, devant qui tout s'efface,
 Montera vers les cieux, puissant, illustre et beau,
 Vous sentirez ronger dans l'ombre votre face
 Par le ver du tombeau !

...J'étais évidemment plongé dans une profonde rêverie d'où je fus tiré par une voix qui me murmurait : " Je suis heureux de vous retrouver ici." Je tourne le regard. C'était en effet la voix amie du consul des Etats-Unis à Lyo., M. Newmark, que je n'avais pas revu depuis notre séparation au Havre.—"Vous ne sauriez croire, ajouta-t-il, combien je suis accablé, écrasé par les souvenirs. Tout ce que je viens de voir est grand, dépasse mon imagination. Je n'avais jamais rêvé chose pareille." Et madame Newmark, l'Alsacienne proscrite dont je vous ai parlé, d'ajouter : " Je suis littéralement suffoquée par l'émotion. Je me sens redevenir française comme jamais je ne l'ai été.... Je voudrais pleurer. Vous ne sauriez croire ce qui se passe dans mon âme." Et les larmes ne tardèrent pas à perler..... Et cette émotion me gagna, je l'avoue.

Pour montrer tous les sentiments divers qui agitent la foule qui, se renouvelant sans cesse,—elle vient des quatre coins du

globe—est toujours là, muette d'admiration, devant le tombeau de l'Empereur, laissez-moi vous citer un trait que me raconte M. Chapleau. A son premier voyage à Paris il s'empresse de faire le pèlerinage accoutumé au Dôme des Invalides. Il s'approche de la crypte où dort pour toujours Napoléon. Tout à l'entour se pressent des gens qui se communiquent à voix basse leurs impressions. Parmi les regards rivés sur le granit funèbre sont ceux d'un enfant de huit à dix ans. Il est conduit par son père, un homme du peuple, en blouse, à l'œil farouche, à la barbe inculte, qui se souvient que l'Empereur a fauché dru parmi les siens. L'enfant a entendu parler du Petit Caporal. Après avoir été tous yeux pendant quelques instants, il chuchote d'un ton expressif à son père : " C'est lui..... qui est là..... Mais pourquoi ces guenilles à l'entour !

—Oui, répond le père qui, pendant quelques instants, semble hésiter entre le ressentiment ou l'admiration forcée : " Oui, c'est lui, l'Empereur. Celui-là du moins n'était pas un lâche.... Et ces guenilles, ce sont les drapeaux qu'il avait pris à Austerlitz !...." Et le communard de détourner les yeux, puis de quitter précipitamment cette scène qui évidemment le dominait et l'empoignait comme tant d'autres.

* * *

L'Empereur n'est pas seul à reposer sous le dôme des Invalides. Il y a là d'abord deux de ses frères auxquels il avait donné des couronnes ; il en avait posé sur le front de tous les membres de sa famille aussi facilement que l'on distribue aujourd'hui des rosettes et des rubans. Le prince Jérôme qui fut roi de Westphalie, son fils aîné et la princesse Catherinc de Wurtemberg sont inhumés dans la magnifique chapelle, dite chapelle saint Jérôme. C'est là que furent déposés les restes de Napoléon en attendant le monument qui devait les recevoir. Dans une autre chapelle, vis-à-vis, s'élève le superbe sarcophage d'un autre frère de l'Empereur, Joseph Bonaparte, qui régna sur l'Espagne. ■

J'ai été curieux de savoir ce que Napoléon pensait des deux frères qui dorment à ses côtés leur dernier sommeil. Je lis dans le *Mémorial de Saint-Hélène* au sujet de Jérôme Bonaparte, roi de Westphalie ; " Jérôme était un prodigue dont les débordements avaient été criants. Son excuse peut-être peut se trouver dans son âge et dans ceux dont il s'était entouré. Au retour de l'île d'Elbe, il semblait d'ailleurs avoir beaucoup gagné et donnait de grandes espérances. Puis il existait un beau témoignage en sa faveur, c'est l'amour qu'il avait inspiré à sa femme. " Ouvrons encore le *Mémorial* pour connaître l'opinion de Napoléon sur Joseph qu'il se reprochait d'avoir fait roi : " Joseph ne m'a guère aidé, mais c'est un fort bon homme ; sa femme, la reine Julie, est la meilleure créature qui ait existé. Joseph et moi nous sommes toujours aimés et fort accordés : il m'aime sincèrement. Je ne doute pas qu'il ne fît tout au monde pour moi ; mais toutes ses qualités tiennent uniquement de l'homme privé, il est éminemment doux et bon ; il a de l'esprit et de l'instruction ; il est aimable. Dans les hautes fonctions que je lui avais confiées, il a fait ce qu'il a pu, ses intentions étaient bonnes ; aussi la principale faute n'est pas à lui, mais bien plutôt à moi, qui l'avais jeté hors de sa sphère ; et dans des circonstances bien grandes, la tâche s'est trouvée hors de proportion avec ses forces. "

L'histoire de Joseph Bonaparte est, hélas ! l'histoire de bien d'autres. Combien sont jetés ainsi hors de leur sphère, sans avoir ni son instruction, ni sa bonté, ni son amabilité. Ils portent l'épaulette du commandement, ils sont chargés de titres immérités, ils revêtent l'uniforme du ministre ; bref, ils sont au premier rang quand le second, voire même le dernier, leur irait à merveille. L'histoire les réduira à leurs véritables proportions. Triste satisfaction pour leurs contemporains.

Plus loin, à gauche, vis-à-vis le tombeau de l'empereur, paraît celui de Turenne, une gloire bien digne de figurer là. Tué par un boulet, le 27 juillet 1675, à Salzbach, le héros est figuré

expirant dans les bras de l'immortalité. Voulez-vous encore savoir ce que Napoléon pensait de cet autre voisin de sa tombe : "Turenne, dit-il, est le seul général dont l'audace se soit accrue avec les années et avec l'expérience. . . . C'est le premier général français qui ait planté les couleurs nationales sur les bords de l'Inn (en 1648)" . . . L'empereur ajoutait qu'il avait étudié Turenne et Condé, soupçonnant de l'exagération ; mais que là il avait fallu se rendre au mérite ; il avait remarqué que chez Turenne l'audace avait crû avec l'expérience, et qu'il en montrait plus en vieillissant qu'à son début. C'était peut-être le contraire chez Condé, qui en avait tant déployé en entrant dans la carrière.

Continuons. Ici, la gloire coudoie, ou plutôt envisage la gloire. En face de Turenne, dort le grand géomètre, le grand administrateur, le grand savant qui eut pour nom Vauban. Qu'en pense encore son voisin, le grand Napoléon ? Répondant à l'auteur des *Considérations sur l'art de la guerre* qui demandait qu'au lieu de réunir les forteresses sur une frontière on les dispersât dans toutes les provinces d'un grand Etat, l'empereur disait : "Il se peut que le système de Vauban soit défectueux, mais il est meilleur que celui qu'on propose ; il vaut mieux centraliser, réunir, rapprocher ses forces, ses canons, ses machines de guerre, que de les disséminer." En quelques lignes on croit voir ici la condamnation de la tactique suivie par les généraux français dans la dernière guerre. Et plus loin : "C'est Vauban qui a fait supprimer les piques comme inutiles. Toute l'Europe, plus ou moins tard, a imité ce changement avec raison ; c'est le feu qui est le moyen principal des modernes."

Non seulement on a élevé ici un tombeau à Vauban en 1807, mais on a donné son nom à la place qui conduit au dôme des Invalides. La France ne saurait trop honorer sa mémoire. Ce grand homme est presque pour nous une gloire canadienne. Lui qui comprenait tout, il avait compris le Canada, il en avait pressenti l'importance future. Si on l'eût écouté, on eut jeté

des centaines de milliers de Français dans l'Amérique du Nord, et cette vaste portion du continent serait aujourd'hui française. Quel point d'appui pour l'ancienne mère-patrie ! A la convention nationale, tenue à Ottawa, en juin 1875, j'ai cité ses plans, ses calculs, ses espérances sur l'avenir de la race française en Amérique. Il estimait, notamment, ce que 100,000 Français, étant donné leur doublement tous les trente ans, produiraient dans un siècle, dans deux et trois siècles. Et il arrivait à des chiffres fabuleux, parfaitement exacts, puisque nous nous doublons tous les vingt-huit ans, ce qui dépasse son estimation de plus de sept pour cent. Comme il se trouve aujourd'hui plus de 100,000 Canadiens-français dans la seule province d'Ontario, on voit de quelle actualité, de quelle valeur, sont les prévisions de ce grand Français. Au pays là-bas, nous conservons son nom avec amour, avec reconnaissance. Mais nous ne pouvons oublier que Napoléon, qui caressa le rêve de se réfugier chez nous, pour y refaire sa fortune brisée, vendit aux Etats-Unis les Français de la Louisiane.

* * *

Retournons à l'entrée de la crypte, où je me suis surpris tout à l'heure absorbé par le dernier désir de Napoléon, qui était de reposer sur les bords de la Seine. A l'entrée se dressent les mausolées qui renferment les restes mortels de Duroc et de Bertrand. Ils sont encore l'œuvre de Visconti. On n'a pas voulu que ceux qui avaient eu le culte de l'empereur jusqu'au dernier moment en fussent séparés dans la dernière demeure. C'est une bonne et heureuse pensée. Les fidèles de la prospérité sont si peu souvent les fidèles de l'adversité.

Duroc avait la plus parfaite confiance de Napoléon : seul il a eu son intimité complète. Le *Mémorial* de Saint-Hélène ne laisse aucun doute sur ce point : " Sous un extérieur peu " brillant, Duroc possédait les qualités les plus solides et les plus " utiles ; aimant l'empereur pour lui-même, dévoué pour le bien, " sachant dire la vérité à propos. A sa mort, l'empereur pensa

“ qu’il avait fait une perte irréparable . . . Il disait que Duroc
“ seul avait eu son intimité et possédé son entière confiance. ”
Le général Bertrand a aussi reçu de Napoléon le plus flatteur
des témoignages. On en jugera par les lignes suivantes :
“ Bertrand est désormais identifié avec mon sort : c’est devenu
“ historique. ” Parlant des travaux qu’il fit exécuter sur le
Danube dans la campagne de 1809, il ajoute : “ Il n’existe plus
“ de Danube pour l’armée française ; le général comte Bertrand
“ a fait exécuter des travaux qui excitent l’étonnement et ins-
“ pirent l’admiration. Sur une largeur de quatre cents toises, et
“ sur un fleuve le plus rapide du monde, il a, en quinze jours, cons-
“ truit un pont formé de soixante arches, où trois voitures
“ peuvent passer de front. . . . Quant on voit ces immenses tra-
“ vaux, on croit qu’on a employé plusieurs années à les exé-
“ cuter. . . . Les ouvrages sur le Danube sont les plus beaux
“ ouvrages de campagne qui aient jamais été construits. ”

Quand Napoléon rendait ses oracles et jugeait ainsi ses frères,
ses généraux, ses compagnons d’armes, ses prédécesseurs dans
la gloire, de son rocher de Sainte-Hélène, il était loin de pres-
senter, qu’il reposerait un jour à leurs côtés, à l’ombre du grand
dôme des Invalides. Il est permis de croire cependant qu’il
ne se serait pas plaint de ce dernier voisinage. Tous en effet
étaient ses frères, s’ils n’étaient pas ses égaux, les uns par une
gloire antérieure, les autres par une gloire commune où il avait
la plus grosse part, et les derniers, les moins brillants, par les
liens du sang, le meilleur et le plus inaltérable ciment de la
tombe.

Les chapelles avoisinantes pourront offrir une place à d’autres
gloires. Elles semblent souffrir de ce veuvage. Pourquoi, à
défaut des tombeaux, n’y trouve-t-on pas les statues des autres
grands généraux qui furent les compagnons, les auxiliaires,
les exécuteurs du génie de Napoléon ? J’aurais voulu pouvoir
y saluer la statue de Drouot, ce général resté si humble, si digne,
dans les bons comme dans les mauvais jours, une gloire que
j’affectonne tout particulièrement, je l’avoue, et que l’éloquence

de Lacordaire n'a pu trop élever. Il est bon de mettre sous les yeux du peuple les statues des hommes qui ont mérité de la patrie.

* * *

J'ai voulu revoir les Invalides, la veille même des funérailles de l'amiral Courbet, le grand marin, le grand Français, le grand catholique, dont la mort a produit une si douloureuse émotion. Il y avait là non plus des centaines de personnes, mais des milliers et des milliers, répandues un peu partout. Une véritable fourmilière, et pleine de blouses et de coiffes.

Chacun allait faire son pèlerinage au tombeau de l'empereur — plus d'un Parisien en ignore même l'existence — puis défilait devant le cercueil à peine fermé de l'homme qui a porté si haut le nom français. Ce cercueil avait été déposé le midi même dans une chapelle ardente, à l'église Saint-Louis.

C'était presque de l'héroïsme que de percer cette masse compacte dont les gendarmes ne pouvaient pas toujours contenir les poussées. Enfin nous franchissons la porte de l'église. Là, dans une bière recouverte du drapeaux français en deuil et ensevelie sous le poids des immortels, repose Courbet. Quelques invalides et quelques marins du *Bayard*, son navire, font la garde. L'aumônier de la frégate est à genoux priant pour l'âme de celui qu'il a appris à trouver si belle, si pure, si grande.

Les décorateurs sont à l'œuvre. De toutes parts arrivent des couronnes, hommages à la bravoure et à l'honneur. On se demande s'il y aura place pour toutes. Les murs sont tapissés jusqu'au plafond de tentures noires semées d'arabesques d'argent; la chaire disparaît sous un immense voile semé d'étoiles; au milieu de la grande allée se dresse le cénotaphe, surmonté d'un dais superbe, entouré de lampadaires et d'urnes, ayant aux quatre angles des drapeaux frangés d'or et des statues de la Religion, de la Foi, de l'Espérance et de la Charité.

Au haut de la corniche pendent des centaines de drapeaux,

vieilles loques glorieuses, qui ont été prises en Afrique, en Chine, en Crinée, en Italie, partout où il y avait de la gloire à cueillir. Les derniers venus sont quatre drapeaux rouges et jaunes, traversés d'emblèmes chinois. Ce sont les trophées de Courbet lui-même. Au reste, les noms de ses victoires se détachent entre des faisceaux de drapeaux sur huit écussons portant son initiale et des palmes de lauriers : Kelung, Phusa, Thuan-An, Sheipoo, Pescadores, Sontay, Fou - Tcheou, Rivière Mun. Un tout ensemble d'une grandeur sombre, saisissante.

Quelle cérémonie le lendemain ! J'étais le seul Canadien présent, et j'aurais voulu que tous fussent là. Deux mille cinq cents cartes seulement avaient été distribuées. C'est vous dire qu'elles avaient été dévorées et que des milliers n'ont pu s'en procurer. Je dois mon admission à l'attention délicate du vice-amiral Galiber, qui n'a pas oublié ses amis du Canada.

C'est à midi que le service a commencé. La France officielle était là. Plutôt toute la France était représentée. Pendant une demi-heure j'ai vu défiler beaucoup des plus grands noms, des plus brillantes épauettes, des plus riches uniformes, des plus vaillantes épées de la France—ministres, ambassadeurs, amiraux, généraux, sénateurs, députés, académiciens, magistrats, délégués, étaient réunis dans un deuil commun. Les maréchaux MacMahon et Canrobert entrèrent parmi les derniers, d'un pas lent mais encore ferme. Un long murmure de respect salua les deux hommes, tout chargés de cheveux blancs et de gloire. L'un et l'autre ne sortent que rarement de leur retraite. Mais ils ne pouvaient refuser ce dernier tribut à leur égal, à ce grand serviteur du pays.

Voilà que les tambours battent, que les canons des Invalides tonnent. C'est le signal de la cérémonie, que préside Sa Grandeur Mgr Richard, coadjuteur de Son Eminence le cardinal archevêque de Paris. De superbes voix, quelques-unes

empruntés à l'Opéra, s'unissent aux accords lugubres, majestueux de l'orgue, pour rendre le chant des morts. Quelles notes plaintives, impressionnantes, incomparables, que celles qui accompagnent le *Dies Irae* et le *Libera!*

L'émotion est générale. Combien elle eut inspiré un grand maître de la parole chrétienne, si on lui eût permis de traduire tous les sentiments qui dominent l'assistance. La voix de Mgr Freppel que l'on réservait pour la dernière cérémonie à Abbeville, a manqué à cet adieu solennel. Mais n'oublions pas que nous sommes ici en présence de ministres libre-penseurs, que cette cérémonie est sous leur contrôle, qu'ils n'aiment pas à entendre des vérités auxquelles ils ne croient pas, et qu'ils veulent étouffer autant que possible les démonstrations autour de cette tombe accusatrice. Ce sont les mêmes hommes qui ont supprimé la messe du dimanche aux Invalides, qui ont supprimé la messe de chaque jour à la Chapelle Expiatoire, et qui ont désaffecté le Panthéon. Ah! petites gens, vous vous heurtez à plus fort que vous, et vous serez brisés par plus puissant que vous! Celui que vous voulez chasser du Temple vous chassera vous-mêmes.

A une heure, tout est terminé. La dernière prière des morts vient d'expirer sur les lèvres du prêtre officiant. Le cercueil, ou plutôt le triple cercueil de Courbet, porté par ses fidèles marins, est placé dans le char funèbre, trainé par quatre chevaux superbement caparaçonnés. On vient le déposer à la grille des Invalides, et là pendant plus d'une heure défilent lentement, majestueusement au son des fanfares 10,000 fantassins, artilleurs, cavaliers, toute une division commandée par le général Bouvet, ce que l'on avait massée sur la vaste Esplanade des Invalides. Ce suprême hommage de l'armée lui présentant les armes pour une dernière fois, était un beau et imposant spectacle. Il m'a plus fortement ému que je ne saurais l'exprimer.

Pour compléter le tableau, il eut fallu voir cette légion défilér

aussi à travers les rues de Paris et accompagner Courbet jusqu'à sa dernière demeure. C'était une occasion unique de donner une belle leçon de patriotisme au peuple et de lui faire connaître ses gloires. Suivre le grand amiral, même mort, c'est suivre le chemin qu'il a toujours indiqué, le chemin de l'honneur et de la gloire. Comme Bayard, il fut sans peur et sans reproche.

JOSEPH TASSÉ.

Paris, 10 Septembre 1885.

LA FILEUSE

La féodalité est une époque de l'histoire qui a laissé dans toute l'Europe, mais surtout en France, les souvenirs les plus vivaces et les empreintes les plus ineffaçables.

En effet, de toutes parts se dressent encore sur notre sol les ruines imposantes de ces châteaux gothiques, véritables citadelles perchées sur les cîmes les plus élevées, sur les rochers les plus escarpés, les plus abruptes, les plus sauvages. Leurs épaisses murailles ont conservé la mâle fierté de ces temps déjà si loin de nous, et l'on dirait que l'âme hautaine de l'ancien seigneur habite encore ces ruines, aujourd'hui mornes et silencieuses et jadis témoins de son orgueil et de ses crimes ! Crimes dont une longue série de siècles avait préparé la trame et dont une année seule fut l'effondrement et l'expiation, 1793 !

Je n'entreprendrai pas de dérouler devant vous l'aperçu historique de ces temps fameux, non, je dépasserais les limites que je me suis assignées et qui sont celles d'un simple fait se rattachant à cette époque. Je me bornerai donc à vous dire avant d'entrer dans la narration de mon sujet principal, que l'une des parties de la France où la féodalité semble avoir eu les racines les plus profondes à en juger par le grand nombre des monuments qui y restent encore debout, est l'ancienne province du Périgord, touchant au Limousin d'un côté, au Rouergue et à la Guyenne de l'autre. Cette province était l'apanage des comtes de Tallayrand dont les descendants portent encore le titre et le nom de comtes du Périgord.

Cette contrée forme aujourd'hui le département de la Dordogne qui est l'un des plus beaux, des plus riches par la diversité de ses produits et l'un des plus peuplés, car il a près 600,000 habitants. Il est traversé de l'est à l'ouest par la rivière

Dordogne, qui lui a donné son nom, et du nord-est à l'ouest par la rivière l'Isle, qui, l'une et l'autre, se réunissent au bec d'ambes et se jettent ensuite dans la Garonne, formant alors le bras de mer connu sous le nom de Gironde.

La première de ces rivières est sans contredit la plus importante par son long parcours et l'éloignement de ses rives, l'autre est plutôt un torrent impétueux descendant des montagnes du Limousin et creusant dans sa course rapide, sinueuse et tourmentée de profondes vallées abruptes, sauvages et parfois presque inaccessibles. Si vous aviez l'avantage de cotoyer les bords de la Dordogne, votre œil se reposerait avec plaisir, je n'en doute pas, sur ces hautes cimes que couronnent les châteaux de Turenne, de Baynac, de Biron, de Montfort, de Fénélon et tant d'autres, qui tous ont leurs mystères, et qui tous attestent aussi par les mutilations dont ils furent l'objet, combien fut grande et implacable la vengeance en ces jours néfastes de 93. La plupart ne sont maintenant que des ruines, mais ils n'en rappellent pas moins cette époque fameuse de la chevalerie, des tournois, des troubadours et des trouvères. Le coup d'œil est réellement grandiose, d'un côté la nature sauvage et aride dans toute sa réalité, de l'autre la grande plaine fertile avec ses élégantes maisons de campagne modernes, ses vignes luxuriantes et ses moissons abondantes.

Les bords de l'Isle, eux, sont peut-être encore plus fertiles et plus sauvages que ceux de la Dordogne ; l'on dirait que la nature s'y est plu à réunir les contrastes du beau et du laid, et dans ce jeu étrange et bizarre le dernier y gagne et le premier n'y perd rien ! En remontant la vallée de l'Isle, vous rencontrez d'abord les ruines historiques et grandioses du château d'Excideuil ensevelies sous un amas de lierres ; vous rencontrez encore le château de Chalus à jamais célèbre par la mort de Richard cœur de lion, qui y tomba percé d'une flèche lancée par l'archer Bertrand de Gourdon, en 1179 ; vous y voyez aussi l'élégant château de Premillac dont les clochetons, se détachant

sur un fond d'azur, s'élancent avec hardiesse et légèreté, et c'est justement sur ce dernier que je trouve la légende que j'ai à vous raconter.

Premillac est une vieille cité gallo-romaine, désignée autrefois sous le nom de Premillacum, d'où plus tard son nom de Premillac est dérivé; cette bourgade qui est actuellement très petite, car elle compte à peine 800 âmes, ne devait pas, je présume, être d'une bien grande importance à l'époque gauloise; malgré cela, ce qui nous prouve qu'elle n'était pas sans quelque valeur, c'est qu'une chronique nous apprend que Cromopius II, évêque de Périgueux, et St. Reucice, évêque de Limoges, s'en disputaient la possession épiscopale. La même chronique nous dit encore que les évêques de ce temps là, étant très entêtés, la querelle fut très longue et ne prit fin qu'au commencement du VIème siècle, c'est-à-dire après avoir duré plus de vingt-cinq-ans. St. Reucice, à bout d'arguments sans doute, finit par céder et Premillacum devint dès lors la possession épiscopale de l'évêque de Périgueux qui l'a toujours conservé depuis.

Premillacum, ou Premillac est aujourd'hui un bourg, ou autrement dit un grand village élégamment bâti sur les flancs d'une colline dont les pieds sont baignés par l'Isle, son onde rapide se brise avec fracas contre des rochers qui lui font décrire de nombreuses sinuosités; ses maisons en pierre nouvellement reconstruites sont blanchies à la chaux, ce qui leur donne un air propre et coquet. La place publique qui a la figure d'un quadrilatère, est ornée sur trois de ses côtés par de jolies résidences privées et quelques hôtels; une allée de chêne en forme l'arrivée du côté du nord et une rangée de maisons en terrasse du côté ouest y donne également accès; là, le ravin est à vos pieds et en face de vous se dresse avec ses tours et ses flèches orgueilleuses le château qui porte le même nom, c'est-à-dire Premillac. Son aspect grandiose saisit d'admiration l'œil de l'étranger tant sa masse est imposante et hardie; vous avancez encore un peu et vous vous trouvez bientôt sur la grande place où est l'entrée principale; de ce

point le château présente le coup d'œil suivant : tout à fait en face de vous se trouve le corps de logis principal formant une énorme masse très irrégulière et où l'on a voulu, je pourrais presque dire, harmoniser les colonnades ; à l'angle droit se trouve une grosse tour massive, à l'angle gauche une tour mince et élancée, et les deux extrémités se réunissent ainsi par un assemblage de grosses et de petites tours alternativement interposées jusqu'au point qui forme le centre. Toutes ces tours couronnées par des créneaux ont la même hauteur et sont recouvertes par une seule et même toiture, de laquelle s'élancent avec hardiesse et légèreté une douzaine de clochetons de différentes formes et de différentes grosseurs.

Le plus élevé affecte la forme d'un chapeau et est, pour cette raison, appelé le *chapeau du marquis*. Ses nombreuses ouvertures en forme de croix, ainsi que les cintres ogivals de ses portiques, indiquent de suite à l'archéologue qu'il a devant lui un édifice du X^{ème} siècle. De chaque côté du corps de logis principal, à droite et à gauche, s'allongent parallèlement deux ajoutés formant deux ailes d'environ deux cents pieds de long chacune et se rejoignant par une terrasse en vue sur la place publique, formant ainsi une cour intérieure très vaste. Ces deux ajoutés sans aucun style et sans autre cachet que leurs proportions colossales ont été construits beaucoup plus tard, très probablement, vers la fin du XVII^{ème} siècle. Sans nul doute, ce château a été à son origine entouré de remparts et de profonds fossés munis de leurs ponts-levis, mais les agrandissements dont il fut l'objet dans la suite ont dû faire disparaître ces vestiges dont il ne reste plus de traces aujourd'hui.

Le voyageur franchit donc le portique d'entrée et se trouve aussitôt dans la cour intérieure qui donne accès aux trois parties qui forment l'ensemble du château. Le guide, le vieux serviteur Emile, vient alors vous recevoir et vous demande avec un ton de politesse excessive en l'accompagnant d'un profond salut : Est-ce que Monsieur et Madame désirent visiter

le château ? Sur votre réponse affirmative, il vous prie alors de le suivre et exhibant, soudain, de sa poche, un énorme troussseau de clefs, qui rendrait jaloux le vieux St. Pierre, une porte grince sur ses gonds, vous entrez et vous êtes dans le grand vestibule. En face de vous se trouve un grand escalier en pierre que dix personnes peuvent gravir de front sans se toucher ; vous le suivez et vous arrivez bientôt au premier étage ; là, vous vous trouvez dans la grande galerie des tableaux qui donne accès aux divers appartements que vous allez visiter, le premier que vous rencontrez est le grand salon d'honneur, vaste et grande pièce dont les murs sont revêtus de vieilles tapisseries hollandaises représentant des chasses aux loups, aux sangliers et aux cerfs avec force chiens, chevaux, seigneurs, se perdant dans le lointain et l'épaisseur du bois. Ça et là, quelques grands tableaux donnent à cet appartement un air imposant ; mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est l'immense cheminée en bois sculpté qui en garnit tout un côté et où sont représentées les saisons sous les attributs des anciennes divinités ; au milieu, un grand médaillon supporté par deux Génies contient le portrait d'Antoine, second marquis de Premillac. Le preux chevalier y est représenté revêtu de sa pesante armure tenant de sa main droite sa redoutable épée et sa main gauche appuyée sur son casque d'acier au grand panache ; sa physionomie est martiale, dure et sévère, la fierté et l'orgueil sont gravés sur ce front d'airain qui ne se courba jamais et dont le cœur ne fut jamais attendri. C'est avec une sorte de regret que vous quittez cette salle en emportant avec vous l'impression profonde que vous ont produite les traits de ce preux. Vous visitez alors une série d'appartements qui tous ont leur cachet et leur histoire ; là, c'est la salle des jeux, plus loin la salle des repas, là, c'est la chambre des carmélites, ici un boudoir, plus loin le fumoir, etc., joignez à tout cela un coup d'œil vraiment féérique sur le ravin qui s'étend aux pieds du château et où vous apercevez encore le vieux moulin seigneurial dont les roues blanchissent l'eau du torrent et vous avez dans cet ensemble tout ce que l'aile gauche offre d'attrait aux visiteurs.

Vous passez alors dans le corps de logis principal ; là, c'est un enchaînement de grandes salles à l'aspect sombre et grandiose, là encore de grandes tapisseries représentant les unes le Colisée, les Pyramides d'Égypte, d'autres l'entrée triomphale de César dans Rome et traînant à la suite de son char les rois vaincus et enchaînés de Numidie ; toutes ces salles sont autant de curiosités qui captivent le touriste et l'amateur. Enfin, après une série de pièces visitées et d'ascensions d'escaliers tortueux, ou, en colimaçon, tantôt larges tantôt étroits, vous arrivez en face d'un petit couloir où une personne seule peut passer à la fois ; le guide vous précède ; tout à coup la clef grince dans la serrure, une énorme porte bardée de fer et revêtue d'une quantité innombrable de clous à larges têtes, s'ouvre, vous avancez toujours dans l'obscurité et ce n'est que quand une deuxième porte, qui cède à la simple pression de la main est ouverte qu'une lumière blafarde apparaît ; vous faites quelques pas de plus et vous êtes dans la *chambre de la fileuse*.

C'est une petite pièce étroite, mesurant à peine de 10 à 11 pieds carrés ; elle n'est éclairée que par une seule fenêtre très étroite, une porte donne accès sur un petit balcon qui a vue sur la prairie du ravin ; l'intérieur en est des plus modestes et ne se compose que du strict nécessaire, un lit supporté par quelques barreaux enchassés dans l'épaisseur de la muraille et formant un alcove, au milieu de la pièce, une table sur laquelle sont déposés un encrier et une lampe en métal, dans un coin une autre petite table à toilette avec un miroir, deux chaises, tel en est tout le mobilier. Une draperie noire recouvre le lit et est suspendue tout autour de l'alcove, la lettre H, en étoffe jaune, est répandue à profusion sur toutes les tentures, les murs et le plafond qui est en voute, sont peints en jaune clair sur lequel tranche en noir la lettre H de distance en distance, au milieu de la voute sont peintes les armes de la famille d'Hautefort.

Sur les deux panneaux de la dernière porte d'entrée sont deux portraits peints à l'huile de grandeur presque naturelle

et représentant, l'un, un berger avec sa houlette à la main et tenant sous son bras une musette ; ses traits sont fins et expressifs ; l'autre représente une fileuse la quenouille au côté et faisant tourner de ses doigts délicats son léger fuseau ; sa taille élégante est fortement pincée, son corsage et son tablier blanc sont ornés de broderies légères et délicates, enfin une physionomie ravissante de jeune fille de dix-huit ans apparaît encadrée dans un fouillis de dentelles chiffonnées avec goût, le tout formant un ensemble ravissant de fraîcheur et de grâce. Dans le coin de l'angle gauche de la porte, vous lisez : Marie Louise d'Hautefort, fiancée à Antoine, second marquis de Prémillac, en l'année 1610. Sous l'impression mêlée de surprise et de tristesse que réveille en vous la vue et la description de ce qui vous entoure, le guide vous fait alors la narration suivante :

C'était le 16 décembre 1610, un froid intense sévissait, le givre couvrait la terre, une troupe de jeunes seigneurs formant l'élite de la noblesse du Périgord arrivait à Prémillac ; déjà le bruit que faisaient leurs chevaux broyant sous leurs pieds les feuilles gelées des chataigniers se faisait entendre du château où régnait un grand émoi ; tout à coup la garde vigilante donne l'éveil, le pont-levis s'abaisse et laisse pénétrer dans la cour ce brillant cortège. Une jeune fille accompagnée d'un vieillard gravissaient côte à côte les escaliers et suivaient les longs corridors où mugissait une froide brise ; c'était Louise d'Hautefort accompagnée par son père, le puissant marquis d'Hautefort : au bruit de leurs pas, les nombreux serviteurs se rangeaient sur leur passage et le marquis de Prémillac, lui-même, s'avança pour recevoir ses illustres hôtes, ce fut alors qu'au milieu de cette cour brillante le vieux marquis s'adressant à Antoine, second marquis de Prémillac, lui dit : Illustre seigneur, ma fille Louise à laquelle vous êtes désormais fiancé vient jouir des charmes et du bonheur que votre haute et chevaleresque renommée lui promettent." Dès lors, les fêtes commencent, le tourbillon du plaisir emporte toute cette jeu-

nesse folle ; mais au milieu de ces divertissements et de ces joies de toutes sortes, la jeune fille calme, impassible, et portant l'empreinte de la résignation sur son visage, paraissait presque indifférente aux attentions dont elle était l'objet.

Que se passait-il dans ce cœur éclos pour le bonheur et qui semblait y être arrivé, c'est ce que la suite de ce récit va nous apprendre.

Les fêtes des fiançailles ayant été terminées, la troupe des jeunes seigneurs disparut, le vieux marquis d'Hautefort, lui-même, venait de déposer sur les joues blanches et roses de sa fille qui était devenue dès lors la possession du marquis de Prémillac, le baiser d'adieu ; d'abondantes larmes s'étaient échappées de sa paupière à la pensée de la séparation, mais pas un mot, pas une parole n'était venue trahir tout ce qu'éprouvait ce cœur si profondément résigné à la soumission paternelle. Louise avait pourtant obtenu tout ce qu'elle avait demandé, mais elle s'était bornée, comme seule et unique faveur, à demander qu'elle ne deviendrait définitivement l'épouse du marquis de Prémillac, qu'après un séjour de six mois, afin, disait-elle, de mieux s'habituer au commandement et à l'ordonnance générale du château.

Louise voyait avec regret disparaître les jours, car plus elle avançait vers la date fatale, plus l'antipathie qu'elle éprouvait pour son fiancé augmentait, elle ne pouvait se faire, elle qui avait toujours été si riieuse, à ces allures graves et hautes du marquis ; ce n'était plus ces fêtes joyeuses du château d'Hautefort, où de nombreux seigneurs cherchaient à se distinguer dans les jeux d'adresse et du corps pour venir ensuite déposer leurs hommages à ses pieds et recevoir de sa main le trophée dû au vainqueur. Les jours s'écoulaient monotones, ennuyeux, sans que jamais rien ne vint en rompre l'uniformité. Cependant l'heure fatale, l'heure de la résignation allait bientôt sonner, aussi faisait-elle des efforts surhumains pour dominer les sentiments dont son cœur débordait.

Un soir, à l'heure où le dernier rayon de soleil disparaît derrière l'horizon, tenant pour ainsi dire indécise la clarté du jour qui s'en va et l'ombre de la nuit qui arrive, un pas précipité de cheval se fait entendre et un cavalier pesamment armé se présente à la grille du château. Hautefort ! cria-t-il à la garde, et le pont-levis s'abaissa aussitôt. Je suis porteur, dit-il, d'une lettre aux armes de mon seigneur et maître, le marquis d'Hautefort, la voilà, elle est destinée au marquis de Prémillac, je tiens à la lui remettre en mains propres.

Quelques heures s'étaient à peine écoulées que les cloches de la vieille église faisaient retentir dans les airs un glas funèbre, et les échos du château répétaient de toutes parts la nouvelle de la mort du vieux marquis d'Hautefort.

Dire le chagrin qui brisa l'âme de Louise à ce moment-là serait chose impossible, le coup inattendu qui venait de la frapper la laissait orpheline, elle comprit alors toute l'horreur de sa position, aussi, se livra-t-il dans son cœur un de ces combats terribles dont les femmes seules peuvent saisir toutes les angoisses et toutes les douleurs. L'heure fatale avait sonné, celle de la mort de son père avait été aussi celle qui devait consommer son malheur.

Que faire ? le marquis avait parlé, sa parole était un ordre auquel nul ne savait se dispenser d'obéir ; Mademoiselle, lui avait-il dit, demain est le jour fixé pour notre union, j'en ai informé quelques seigneurs seulement qui me sont chers par les liens de l'amitié et de la parenté, ne voulant pas donner une fête éclatante après la douloureuse nouvelle qui nous est arrivée, il n'y a pas encore huit jours. Faites vos préparatifs, revêtez-vous de vos plus beaux atours, afin que votre grâce et votre beauté brillent dans tout leur éclat aux yeux des nobles seigneurs qui vous entoureront.

A ces mots, Louise n'y tint plus, elle se jette aux pieds de son fiancé, les larmes aux yeux. Sa grande douleur si long-

temps comprimée allait enfin déborder comme du sein des nues, en temps d'orage, jaillit subitement l'éclair et la foudre. Oh ! seigneur, dit-elle, noble ami de mon père, à cette heure où sa dépouille mortelle est descendue dans la tombe, suivez l'inspiration que sa grande âme fait entendre, j'en suis sûre, dans le fond de votre cœur et rendez-moi ma liberté, laissez-moi revenir au pays d'Hautefort, car je ne puis consentir à vous épouser ! A peine Louise finissait-elle de prononcer ces dernières paroles qu'elle s'affaissa sur elle-même.

Lorsqu'elle eut un peu repris l'usage de ses sens, le fier marquis lançant sur elle son regard redoutable lui dit : Mademoiselle, je connais les secrets penchants de votre cœur, je n'ai pas été jusqu'à ce jour sans apprendre le nom de celui que vous aimez et auquel vous voulez me sacrifier malgré la volonté de votre père, mais éloignez de votre esprit les entretiens de cette sorte, car jamais, non jamais, je le jure sur les mânes de mes ancêtres, nul autre humain ne connaîtra les caresses de votre main blanche. Demain, vous serez marquise de Prémillac ou les portes d'un sombre cachot se refermeront à jamais sur vous ! Allez, vous avez vingt-quatre heures pour réfléchir au sort que vous préférerez.

Le marquis sortit, laissant ainsi Louise éperdue et baignée dans un torrent de larmes, mais au lieu de se laisser aller au découragement une résolution subite et énergique s'était emparée de son cœur : non, dit-elle, je résisterai, plutôt mille fois les tourments et la mort ! . . . non, je ne l'épouserai pas !

Le lendemain, les portes d'un cachot s'ouvraient et se refermaient sur cette faible créature si forte dans ses résolutions. . . . Louise était captive !

Un mot pourtant pouvait la sauver, mais elle avait juré que ce mot-là elle ne le prononcerait jamais, car, elle avait connu dans les fêtes qui avaient eu lieu au château d'Hautefort un jeune seigneur du nom de Gaston de Badefol, un secret pen-

chant les avait attirés l'un vers l'autre, plusieurs fois dans les tournois elle avait reçu ses hommages, Gaston captivé par sa grâce et sa beauté en avait fait la reine de ses pensées, leurs cœurs se comprenaient et s'aimaient. Tous ces souvenirs avaient depuis six mois agité cette âme pure, aimante et aimée, et la pensée qu'il fallait à tout jamais renoncer à ses secrètes espérances brisait son cœur de poignantes douleurs ; aussi préférait-elle la blafarde clarté des cachots plutôt que de se séparer pour toujours de celui qu'elle aimait.

Les premiers jours de captivité furent quelque chose d'affreux pour Louise, le silence et le calme qui régnaient autour d'elle l'effrayaient, parfois des terreurs s'emparaient de son esprit, tout son être tressaillait au moindre bruit imaginaire ou à une vision fictive ; constamment dans la crainte, une journée lui paraissait un siècle, les nuits étaient plus terribles encore, et ce n'était que quand elle tombait complètement épuisée par la longue insomnie qu'elle pouvait enfin goûter un peu de repos. Son âme était alors en proie aux rêves les plus étranges, son cœur contracté par ce nouveau supplice suffoquait, et lui faisait endurer de nouveaux tourments. Parfois des rêves heureux venaient aussi, emplir sa paupière : il lui semblait qu'elle assistait encore à ces fêtes joyeuses qui avaient eu lieu au château d'Hautefort, il lui semblait qu'elle était encrée entourée de toute cette cour brillante de jeunes seigneurs qui venaient déposer leurs hommages à ses pieds, il lui semblait qu'elle entendait les doux accords de la lyre, et que des guirlandes de fleurs et des couronnes de roses étaient suspendues au-dessus de sa tête.

Etranges illusions ! Et si de tels souvenirs faisaient parfois éclore un sourire sur ses lèvres empourprées, quelle triste réalité l'attendait à son réveil ! Mais Louise dormait, et près d'elle veillait avec ses longues ailes son génie tutélaire, et si parfois il agitait l'air au-dessus de son front, soudain un nouveau sourire effleurait ses lèvres ; oh ! alors, on eut dit que

quittant sa nature vaporeuse, il aimait d'un amour plein de charme celle dont il n'était pourtant que le génie. Soudain, l'aurore plongeant son rayon diaphane dans l'étroite cellule y dissipait la nuit et les dernières pensées du rêve, l'ange consolateur lui-même avait donné sa dernière caresse pour ne plus reparaitre qu'à l'heure où les purs esprits ont la permission du Dieu créateur de venir remplir leur mission auprès des humains.

A ces premiers jours de grande douleur avait succédé, pour Louise, un calme dont au premier abord elle ne s'était pas doutée, et qui peu à peu lui avait rendu sa vie captive moins amère et son cachot plus familier ; elle s'y trouvait plus à l'aise, elle y trouvait des plaisirs qui sont inconnus à ceux auxquels il n'a pas été donné de vivre dans la solitude et le néant.

Douée d'une haute intelligence, la lecture absorbait une grande partie de son temps et faisait ses délices, tantôt elle écrivait, puis, elle laissait la plume et prenait le pinceau traçant de ses doigts délicats, les lieux chers à ses souvenirs et les portraits de ceux qu'elle avait connus et aimés. Et si l'obscurité la surprenait, elle allumait sa petite lampe et continuait, quelquefois bien avant dans la nuit, sa lecture ou sa méditation.

Parfois elle laissait sa pensée errer à l'aventure, alors, un insecte qui vole, une araignée qui parcourt avec ses grandes pattes liées la voute de sa prison l'absorbe toute entière, et cet insecte qui dans les moments ordinaires de la vie nous apparaît comme dégoûtant et nous répugne, était au contraire pour elle une compagne aimée ; elle suivait sa trace du regard, mesurait l'étendue de l'espace parcouru, l'ingénuité de sa trame, les guets-à-pents qu'elle avait tendus et les victimes qui y étaient tombées ; oh ! une araignée dans la solitude des cachots et les longues veillées des nuits est une douce consolation qui nous donne bien des heures arrachées aux plus poignants regrets, on ne la repousse pas, on ne l'écrase pas du

ped ; mais au contraire on l'aime et l'on s'attache à elle. Il y avait déjà six ans que Louise gisait ainsi dans la sombre clarté du cachot, il y avait aussi six ans que sans y manquer une seule fois le cruel marquis de Prémillac qui avait résolu disait-il, de briser cette volonté de fer, se présentait chaque jour à sa porte pour demander à son héroïque victime, si elle consentait enfin à l'épouser. Mais, la volonté de Louise, au lieu de faiblir, s'était accrue, et la réponse était, chaque fois, invariablement la même : non, je ne vous épouserai jamais !... Et la porte se refermait aussitôt en criant sur ses gonds.

Louise était toujours captive !... il lui semblait qu'elle n'avait plus qu'à mourir :

Par une de ces éclatantes matinées du printemps, à l'heure où la tendre rosée se répand sur la prairie, à l'heure où le berger matinal va conduire sur les bords du torrent de la vallée son paisible troupeau, à l'heure où des milliers d'oiseaux chantent le cantique des cantiques à la louange du Très-Haut pour saluer la venue du jour et la saison de leurs tendres amours à cette heure, dis-je, un bruit étrange se fait tout-à-coup entendre dans le fond de la vallée que baigne l'onde humide de l'Isle ; Louise écoute, elle croit être encore plongée dans l'illusion d'un rêve, mais non, elle ne se trompe pas... c'est bien une musette qui fait raisonner les échos d'un air qu'elle a souvent entendu au pays d'Hautefort, elle écoute encore, elle retient son haleine, son œil brille d'un vif éclat, pour la première fois son cœur qui n'ose pourtant murmurer ce mot "*espérance*" est au moins dégagé de l'étreinte qui l'enserme et l'étouffe.

Et sans avoir donné tout le fini que sa toilette réclame, elle s'élançait vers le petit balcon, un berger avec son troupeau s'avavançait en effet dans le lointain en jouant sur sa musette un air qui au fur et à mesure qu'il approchait devenait de plus en plus distinct, une émotion indicible contractait alors le cœur de Louise qu'un pressentiment étrange agitait ; bientôt

le berger arrive jusqu'aux pieds de la haute tour, ses regards inquiets tournent tout autour du château pour voir s'il n'apercevra pas quelqu'un; puistoutà coup, chantant une ballade il dit : " Belle entre toutes les belles, dans les tournois je combattais pour toi, ta grâce captivait mon cœur et ton regard ranimait mon courage ; tu me fis roi, je te fis reine, ta couronne était de rose, ton sceptre un lys moins blanc que toi ; ton nom rayonne dans les cieux, tes bienfaits sont partout ici-bas ; mon cœur a tes serments, oh ! Louise ne les oublie pas."

Ce berger, c'était Gaston ! Tout à coup elle le reconnaît, lui Gaston, lui, dont la main avait si souvent pressé la sienne ! Oh ! comment décrire les pensées qui assaillirent dans ce moment le cœur de la captive, les larmes inondaient son visage que caressait une légère brise qui agitait en même temps sa longue et ondoyante chevelure.

Gaston lui fait comprendre alors qu'il a été informé par un serviteur du château, qui avait été au pays de Badefol, de sa triste destinée, et il est venu revoir celle qu'il aime et qui sera toujours la reine de ses pensées !

Quelques jours plus tard, de grands préparatifs se faisaient au château, le cliquetis des armes résonnait de toutes parts dans les immenses corridors où les pas précipités des hommes d'armes se faisaient entendre sur les dalles épaisses et dont le bruit se répercutait sous les voûtes sonores. La guerre venait d'éclater dans le midi de la France ; les Huguenots venaient de se soulever en masse, et les armées du roi, sous la conduite du maréchal de Luynes, marchaient pour les soumettre. Déjà, elles avaient conquis et pacifié l'Aunis, la Saintonge et toute la Guyenne ; mais Mautauban résistait vigoureusement et il fallut songer à augmenter l'effectif de l'armée.

Toutes les nouvelles recrues, et les nombreux volontaires qui s'y joignirent, furent pris de l'ancienne province du Périgord ; ce fut alors que le vieux marquis de Premillac revêtit sa

pesante armure pour aller, disait-il : "conquérir oncque renommée égale à celle de ses ayeux."

Les combats furent nombreux et acharnés entre les combattants, tour à tour vainqueurs et vaincus ; les Huguenots soutenaient la lutte avec une opiniâtreté qui désespérait les généraux de l'armée royale ; le marquis de Prémillac, nous dit une chronique de ce temps-là, guerroyait de son mieux, frappait d'estoc et de taille, ne s'inquiétant plus de sa captive, à la possession de laquelle il semblait avoir renoncé et qu'il ne tenait plus enfermée dans la noirceur du cachot que pour satisfaire la haine atroce dont son cœur était animé envers elle. Sous la consigne la plus sévère, elle expiait son crime de fidélité !

Les années s'écoulaient sans qu'aucun changement survint dans sa position, aussi le chagrin avait-il tracé son profond sillon sur ce front candide, sans toutefois en avoir altéré la sereine beauté.

Louise enfermée déjà depuis dix ans était toujours belle et en tout digne de celui, qui, sous les traits d'un berger, venait raviver dans son cœur cette étincelle sacrée qui soutient les courages et fait accomplir des prodiges : l'espérance et l'amour !

Souvent la vallée où coule le torrent impétueux retentissait du bruit de la joyeuse pastourelle, tandis que le troupeau du berger paissait et broutait le serpolet et le myrthe sauvages à travers les fentes et les sinuosités des rochers ; lui assis aux pieds de la haute tour, la houlette au côté, gonflait sa musette et répétait ces airs qui procuraient à Louise tant de bonheur ; elle laissait alors glisser son fuseau le long de la tour, et chaque fois il était porteur d'une missive à son bien aimé ! Oh ! Gaston, lui disait-elle, que je vous aime dans mes cruels tourments ! Une autre fois, puis-je espérer encore ? . . . Et Gaston répon-

daît : Vous à qui rien n'est comparable, vous, dont les grâces et la beauté ne sauraient être surpassées, vous êtes mon unique espérance, je ferai tout pour vous sauver !

Et quand venait le soir, le paisible troupeau gravissait lentement les sentiers tortueux de la colline, Louise en suivait les traces jusqu'à ce que la brume épaisse l'eût enfin dérobé à ses regards. Alors, pensive et s'oubliant parfois aux douces rêveries, elle restait encore des heures entières à respirer l'air frais et embaumé du printemps; elle aimait à contempler l'immensité de la voute céleste; son cœur plus à l'aise à ce moment-là, prenait son essor et elle pouvait murmurer tout haut ce nom tant aimé, Gaston ! Gaston ! Quand l'humidité de la nuit l'obligeait à quitter la place qu'elle aimait tant, elle se jetait alors sur son lit, et attendait rêveuse que l'ange aux blanches ailes vint lui fermer les yeux ! Et si le lendemain le berger ne revenait pas, oh ! Louise était triste . . . six mois, un an peut-être, disait-elle, sans le revoir ! Et le désespoir s'emparait d'elle, rongéant de nouveau ce cœur dont il avait pour ainsi dire fait sa proie. C'était à peine si l'hirondelle printanière, qui venait chaque matin chercher sur le devant de sa fenêtre la nourriture que lui préparait sa main délicate, pouvait la faire sortir de la pesante rêverie dans laquelle elle était plongée ; l'hirondelle allait, venait, voltigeait, partait et revenait encore, il lui fallait bien des évolutions avant que Louise s'aperçut qu'elle avait oublié sa compagne ; vite, alors elle lui demandait pardon et lui donnait avec abondance ce qu'elle eut désiré changer pour sa liberté !

Déjà les frimats commençaient à sévir, les feuilles des châtaigniers jonchaient la terre. Le jour était à son déclin, l'horloge du chateau sonnait huit heures, une troupe de chevaux entraît dans la cour et le bruit des armes se mêlait à leurs hennissements : c'était le vieux marquis qui, après deux ans de glorieux combats, rentrait dans son manoir pour y trouver le repos, panser ses blessures et réparer ses forces épuisées, deux hommes le soutenaient, car il paraissait accablé, son visage.

était empreint d'une pâleur livide et ses traits étaient contractés.

Malgré le grand émoi qui régnait dans le château, c'était à peine si Louise pouvait se douter des événements extraordinaires qui se passaient près d'elle ; elle n'avait appris que par hasard le départ du seigneur pour la guerre, et l'événement de son retour n'éveillait chez elle qu'un soupçon. Mais celui qui veillait sur elle ayant été informé du retour du marquis, avait pris le plus rapide de ses coursiers et franchi prestement la distance qui séparait Badefol de Prémillac. A peine avait-il passé les premières maisons qui forment l'arrivée de la petite bourgade qu'on lui annonça que le vieux marquis, affaibli par ses nombreuses blessures, venait de rendre le dernier soupir. Presque aussitôt le glas funèbre des cloches de la vieille église faisaient entendre leur son lugubre, neuf heures sonnaient à l'horloge.

Tout cela était bien étrange pour Louise, le bruit des cavaliers, le bruit confus des armes, l'agitation extraordinaire qui avait régné dans le château, le glas funèbre..... Elle se perdait en conjectures, mais rien ne venait lui apporter l'écho de la vérité ! Demain, demain, disait-elle, mais elle prononçait ces mots avec effroi, un pressentiment accablait son âme, elle ne pensait plus, son imagination trop affaiblie pour réfléchir s'égarait, elle allait jusqu'à supposer que Gaston avait, peut-être, été pris et pendu aux créneaux de la plus haute des tours, c'était une imagination en délire. Oh ! combien de fois, cette nuit-là prononça-t-elle ce nom si aimé, Gaston !

Enfin, les premiers feux de l'aurore parurent sur les côtes voisins, un long crêpe noir flottait sur la plus haute des tours et une brise humide en agitait les plis, le pont-levis était abaissé, et un jeune seigneur vêtu d'un costume étincelant s'avancait vers la grille du château, en franchissant le seuil, pénétrait dans l'intérieur, et se précipitait vers l'horrible cachot où était celle qu'il allait enfin revoir et presser dans ses bras. Déjà sa

main crispée a fait sortir de leurs gonds les énormes verrous, la porte cède, un cri d'effroi a retenti à l'intérieur, un corps humain est tombé, Gaston s'élance, il tient dans ses bras sa Louise bien aimée et la couvre de ses baisers, mais sa main consulsive serre la sienne, son ceil s'entr'ouve, sa voix presque éteinte murmure tout bas, Gaston ! L'âme de Louise venait de prendre son vol vers la route éthérée des cieux !

M. PREVOST

ANTOINETTE DE MIRECOURT.

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR J. A. GENAND

I.

Le tiède soleil de novembre,—le plus désagréable de nos mois canadiens,—jetait ses pâles rayons dans les rues et sur les maisons irrégulières de Montréal telle qu'elle existait en 176—, quelque temps après que le royal étendard de l'Angleterre eut remplacé sur nos remparts le drapeau aux fleurs-de-lys de la France.

Vers l'extrémité-Est de la rue Notre-Dame, qui était à cette époque le quartier aristocratique de la Cité, s'élevait une grande maison en pierre dont les innombrables petits carreaux réfléchissaient au loin la lumière du soleil. Sans nous astreindre à la cérémonieuse formalité de frapper au marteau, franchissons de suite la porte d'entrée surmontée d'un vitreau en forme d'éventail ; puis, pénétrant à l'intérieur, faisons l'inspection du tout, et lions connaissance avec les personnes qui l'habitent.

Malgré le peu d'élévation des plafonds si justement incompatible avec nos idées modernes d'élégance et de confort, malgré les sculptures grossières et les dorures décolorées qui encadrent les portes et les fenêtres, malgré les architraves imités qui sont disposés le long des murs des différents appartements, il y a dans cette demeure une empreinte de richesse et d'élégance sur laquelle il n'est pas permis de faire doute.

L'éclat de magnifiques peintures, les cabinets parquetés à prix coûteux, les vases antiques et une foule d'autres objets d'art que l'on aperçoit par les portes entr'ouvertes nous confirmeraient dans cette impression quand bien même nous ne saurions pas que cette maison est habitée par Monsieur d'Aulnay, un des hommes les plus marquants parmi les quelques

familles appartenant à la vieille noblesse française qui étaient restées dans les principales villes du Canada après que leur pays eut passé sous une domination étrangère.

Au moment où nous le présentons au lecteur, le maître de ceans,—personnage aux traits assez irréguliers, mais à l'extérieur d'un gentilhomme,—était assis dans sa grande Bibliothèque. Les trois murs de ce vaste appartement parfaitement éclairé, étaient couverts, du plafond au plancher, de rayons remplis de livres ; quelques bustes et portraits d'écrivains, artistement exécutés, en étaient les seuls ornements. Les durables reliures des volumes, parées d'aucune dorure, indiquaient que leur propriétaire les appréciait plus pour leur contenu que pour leur apparence.

Dans l'amour passionné et sans affectation qu'il avait pour la littérature on aurait pu trouver, en effet, l'explication de la placidité de caractère et de la douceur d'habitudes qui caractérisaient le gentilhomme français dans des circonstances de nature à mettre souvent à l'épreuve la patience de moins philosophes que lui. Quand, après la capitulation de Montréal, ses parents et ses amis lui avaient conseillé de les suivre, de s'en retourner dans la vieille France, ou, tout au moins, de fuir la ville et d'aller chercher la solitude dans sa riche Seigneurie à la campagne, il avait jeté un coup-d'œil plein de tristesse autour de sa Bibliothèque, soupiré péniblement, et secoué la tête d'un air empreint d'une formelle détermination. En vain, quelques-uns d'entr'eux, plus violents que les autres, lui avaient-ils demandé avec indignation s'il pourrait patiemment supporter l'arrogance des fiers conquérants qui venaient de débarquer sur les rivages de leur pays ? en vain lui avaient-ils demandé comment il ferait pour souffrir, partout où il tournerait ses yeux, partout où il porterait ses pas, l'uniforme écarlate des soldats qui, au nom du roi Georges, gouvernaient maintenant sa patrie ? . . . A toutes ces représentations, à toutes ces remontrances où l'indignation s'était fait jour, il avait répondu tristement, mais avec calme, qu'il n'en verrait pas beaucoup de ces héros,

attendu qu'il avait pris l'inébranlable résolution de s'enfermer pour toujours dans sa chère Bibliothèque, et de ne mettre les pieds dehors que le plus rarement possible. Enfin lorsque, non satisfaits de ces réponses, ses amis insistaient davantage, il les renvoyait à Madame d'Aulnay, et, comme on savait que cette jolie Dame avait, en plus d'une occasion, manifesté la ferme détermination de ne jamais aller s'enterrer, vivante, au fond d'une campagne,—quoique cependant elle n'eût aucune objection d'y être enterrée après sa mort,—on avait fini par laisser M. d'Aulnay en paix.

Comme nous l'avons dit, le maître de la maison était tranquillement assis dans sa Bibliothèque ; aucun souci politique ne troublait pour le moment ses plaisirs intellectuels et il était entièrement absorbé par la lecture d'un ouvrage scientifique, lorsque tout-à-coup la porte s'ouvrit et donna passage à une élégante femme vêtue avec un goût exquis, et appartenant au type de ces héroïnes de Balzac qui ont dépassé la trentaine, mais qui ont encore la prétention d'être jeunes.

—Monsieur d'Aulnay ! s'écria-t-elle en posant familièrement sur l'épaule de celui-ci sa jolie petite main chargée à profusion de bagues et de diamants.

—Eh ! bien, qu'y a-t-il, Lucille ? demanda-t-il en fermant son livre d'un air où on pouvait lire quelque regret mais non pas de l'impatience.

—Je suis venue t'annoncer qu'Antoinette est arrivée.

—Antoinette ! répéta-t-il machinalement.

—Oui, cher distrait.—Et la belle main de la jeune femme lui appliqua sur la joue un léger soufflet.—Oui, ma cousine Antoinette, cette chère enfant que j'avais si souvent inutilement demandée à son père depuis six mois, a enfin obtenu la permission de venir jouir un peu, sous mes auspices, de la vie du monde.

—Veux-tu parler de cette petite fille rose et naïve que j'ai vue, il y a deux ans, à la campagne, chez M. de Mirecourt ?

—Précisément, mais au lieu d'une petite fille, c'est aujourd'hui une jeune demoiselle, et, ce qui ne lui nuit pas le moins du monde, une riche héritière. Mon oncle de Mirecourt a consenti à la laisser venir passer l'hiver avec nous, et j'ai résolu qu'elle verrait un peu de société pendant ce temps-là.

—Ah ! je ne sais que trop bien ce que cela veut dire. A partir de ce moment, nos règlements d'intérieur vont être foulés aux pieds, la maison bouleversée et constamment assiégée par ces jeunes fats aux sabres trainants, par ces militaires Anglais dont tu as pris un soin tout particulier de me parler depuis quelque temps. Hélas ! j'avais pourtant espéré que le départ du chevalier de Lévis et de ses braves compagnons mettrait à la retraite ce zèle, cette fièvre militaire : je dois l'avouer, à ma honte, si quelque chose eût pu me consoler pendant ce sombre épisode de l'histoire de mon pays c'eût été la réalisation de cette espérance.

—Que veux-tu, cher ami ? répondit Madame d'Aulnay sur un ton devenu plaintif : n'avons-nous pas assez fait pénitence pendant de longs et lugubres mois ? Après tout, le monde doit vivre, et pour vivre il a besoin de société. J'aimerais autant vêtir le costume de Carmélite et te voir prendre la robe et le capuchon de Trappiste, que de continuer à vivre dans cette réclusion du cloître où nous végétons depuis si longtemps.

—Tu es absurde, Lucille ! . . . Quant à la robe et au capuchon de Trappiste, je crois qu'ils conviendraient mieux à mon âge et à mes goûts, ou du moins qu'ils me seraient plus confortables que les costumes de fêtes et les habits de bal que tes projets vont me contraindre d'endosser. Mais enfin, pour parler sérieusement, je ne puis m'imaginer que toi qui avait l'habitude de parler d'une manière si touchante avec les militaires français des malheurs du Canada, — toi qui par tes patriotiques dénon-

ciations de nos ennemis et de nos oppresseurs, entraînaient ceux qui t'écoutaient,— toi que le colonel de Bourlamarque a comparée à une héroïne de la Fronde,—je ne puis, dis-je, m'expliquer. que tu ailles recevoir et fêter ces mêmes oppresseurs.

—Mon cher d'Aulnay, je te le demande encore une fois : ai-je d'autre alternative ! Je ne puis convenablement, tu en conviendras, inviter à mes réunions des commis et des apprentis, et c'est tout ce qui nous reste : notre monde est dispersé d'un côté et de l'autre. Ces officiers Anglais peuvent être d'infâmes tyrans, de barbares oppresseurs, tout ce que tu voudras ! mais enfin ce sont des hommes d'éducation, de bonnes manières, et—pour dernier argument,— ils sont ma seule ressource.

—Dans ce cas, dis-moi, je t'en prie, quand va commencer ce règne d'anarchie ? demanda M. d'Aulnay qui sans être convaincu, avait pris le parti de se soumettre.

—Oh ! quant à cela, mon cher André, je suis certaine d'avoir ta pleine et entière approbation. Cette bonne vieille fête de *la Sainte Catherine*, que nos ancêtres célébraient si joyeusement, est l'époque que j'ai choisie pour ouvrir de nouveau nos portes à la vie à la gaieté.

—Et, je le crains bien, pour les fermer à la paix et à la tranquillité. Mais, au moins, connais-tu quelques-uns de ces messieurs désormais appelés à fréquenter nos salons et à prendre part à nos dîners ?

—Sans doute. Le Major Sternfield s'est fait présenter hier par le jeune Foucher, lequel aurait eu autrefois beaucoup de difficulté à être admis dans mon salon ; mais, hélas ! le cercle de nos relations est devenu numériquement si restreint, que nous ne pouvons plus nous montrer aussi exclusifs.

—Est-ce que ce flamant que j'ai entrevu dans le corridor était le Major Sternfield ? demanda M. d'Aulnay, à bout de ressources.

—Flamant ! répéta sa femme avec un peu de pétulance : c'est une épithète qu'il ne mérite pas du tout. Le Major Sternfield est certainement un des hommes les plus jolis et les plus élégants que j'aie jamais rencontrés, et, ce qui vaut mieux encore, c'est un parfait gentilhomme de manières et d'habitudes. Il a exprimé avec la plus grande déférence le vif désir qu'il avait, ainsi que ses compagnons, d'être admis dans nos salons Canadiens.

—Oui, pour en enlever quelques-unes de nos héritières et tromper les autres jeunes filles après leur avoir tourné la tête !

—Oh ! tu te trompes, répliqua Madame d'Aulnay avec énergie. Dans tous les cas, nous aurons soin que ce soient eux qui perdent, et non pas nous. Pour notre part, Antoinette et moi, nous briserons une douzaine au moins de ces cœurs insensibles, et nous vengerons ainsi les maux de notre pays.

—Que Dieu me préserve de la logique des femmes ! murmura M. d'Aulnay, en ouvrant précipitamment son livre et en reprenant son fauteuil. Eh ! bien, oui, reprit-il à haute voix, invite-les tous, tous, depuis le général jusqu'à l'enseigne, si tu le désires, mais au moins laisse-moi en paix.

II

Heureuse et fière de son succès, Madame d'Aulnay traversa d'un pas léger le long et étroit corridor qui partait de la Bibliothèque, et entra à droite dans une jolie chambre fournie de tout ce qui pouvait donner du confort, mais dans laquelle régnait en ce moment-là une grande confusion. Des châles et des écharpes gisaient éparpillés sur les chaises, pendant qu'une valise ouverte et quantité de cartons étaient amoncelés sur le plancher.

Debout devant un grand miroir et mettant la dernière main à l'arrangement des flots de sa chevelure, se tenait une jeune

fille à la taille légère et exquise, au visage plein de charme et d'expression.

—Déjà habillée, charmante cousine ! s'écria en souriant Madame d'Aulnay. Avec très-peu tu as fait beaucoup, reprit-elle en jetant un coup-d'œil significatif et peut-être dédaigneux sur la robe gris-sombre, aussi unie dans sa façon que dans ses matériaux, que portait la jeune fille. Mais, approche donc que je t'examine de plus près ; d'ici je ne fais que t'entrevoir.

Joignant l'action aux paroles, elle attira son amie près de la fenêtre ; puis, écartant le lourd rideau de damas qui empêchait le jour de pénétrer entièrement dans la chambre :

—Sais-tu bien, Antoinette, que tu es devenue véritablement belle ! exclama-t-elle. Quel teint !.....

—Assez ! assez ! Lucille, interrompit celle qui était l'objet de ces éloges, en portant ses jolies petites mains sur sa figure, comme pour cacher la rougeur qui en couvrait la surface. C'est exactement ce que m'a prédit Madame Gérard lorsque je suis partie de la maison.

—Je t'en prie, raconte-moi ce qu'a dit cette ennuyeuse, pointilleuse et scrupuleuse vieille gouvernante ? Viens me dire cela.

Et, faisant asseoir sa jeune compagne dans un fauteuil bien bourré, elle en approcha un autre et se jeta dans ses molles profondeurs.

—D'abord, dit Antoinette entrant en matière, elle a fait tout en son pouvoir, et a plus glosé pendant une semaine que je ne l'avais entendue pendant un long mois, pour induire mon père à m'enpêcher de venir ici. Elle a parlé de mon extrême jeunesse et de ma complète inexpérience, des dangers et des pièges qui environneraient mes pas, et alors, chère Lucille, — te le dirai-je ?—elle a fait allusion à toi.

—Et qu'a-t-elle donc dit de moi ?

—Rien de bien terrible ; seulement, que tu étais une femme gracieuse, belle, accomplie, charmante ;—ah ! ah ! c'est maintenant ton tour de rougir :—mais que tu étais éminemment incapable de remplir la charge si pleine de responsabilité de servir de mentor à une jeune fille de dix-sept ans. Etablissant un contraste entre nous, elle a prétendu que du contact de ton caractère plein d'imagination, léger et impulsif, avec mon esprit étourdi, et romanesque, il ne pouvait résulter rien de bon en me confiant pendant six longs mois à ta direction.

—Et qu'a répondu l'oncle Mirecourt à tout cela !

—Pas grand'chose d'abord, mais je suis tentée de croire que cette pauvre Madame Gérard en a beaucoup trop dit. Tu sais que papa se pique fort d'avoir une large part de cette *fermeté*—pour employer un terme peu sévère—qui a constitué de temps immémorial un des attributs de notre famille. Aussi, aux instances de Madame Gérard, il avait commencé par répondre que, comme j'avais dix-sept ans, il était temps que je visse un peu la société, ou du moins la vie des villes,—qu'après tout Madame d'Aulnay était sa nièce, femme aimable et pleine de cœur, et une foule d'autres éloges flatteurs dont je t'épargnerai l'énumération afin de ne pas trop flageller ta modestie. Cependant, les choses menacèrent un moment de tourner contre nous, car papa a une grande confiance dans le jugement de Madame Gérard, et il finit par faire remarquer qu'en effet je pourrais bien remettre à un autre hiver ma promenade à la ville. A cette déclaration, accablée par la chute de mes espérances, je fondis en larmes. Cette circonstance trancha la difficulté. Papa revint sur sa première décision et déclara qu'il m'avait presque donné sa parole, et qu'à moins que je ne l'en dégageasse moi-même, il devait la tenir. Madame Gérard alors s'en prit à moi, et pendant deux jours, par ses prières et ses instances, elle m'a rendue très malheureuse. Un moment, je voulus faire le sacrifice de cette promenade et me rendre à ses prières, et j'étais bien près d'y céder, lorsque je reçus ta dernière lettre si bonne et si pressante. Après en avoir pris connaissance, j'embrassai tendrement

Madame Gérard—pourquoi ne le ferai-je pas ? depuis ma plus tendre enfance elle a été pour moi une amie pleine d'affection,—et je la priaï de me pardonner pour cette fois si je lui désobéissais. Elle a dit. . . Mais qu'importe ? me voilà !

—Et tu es très-bien venue, ma chère petite cousine. Je déclare que je n'aurais eu ni le cœur ni le courage d'entrer dans la campagne de cette saison sans un auxiliaire aussi précieux que toi. Tu es une riche héritière, une jolie fille, de haute naissance : tu vas rencontrer ici l'élite même de ces élégants étrangers Anglais.

—Anglais ! répéta Antoinette en faisant un léger mouvement de surprise. Oh ! Lucille, papa en abhorre même le nom.

—Qu'est-ce que cela fait ? Si nous ne les avons pas, qui aurons-nous ? Nos chers officiers Français, ainsi que la fleur de notre jeune noblesse nous ont laissés pour toujours ; ceux de ces derniers qui restent au pays sont dispersés dans les campagnes, enfermés dans de lugubres Seigneuries ou de vieux Manoirs solitaires ; ils ne seraient que des visiteurs incertains et d'occasion. Assurément, je n'ouvrirai pas mes salons, qui ont été fréquentés tous les soirs, pendant si longtemps, par des hommes comme le colonel de Bourlamarque et ses chevaleresques compagnons, à des employés au gouvernement inférieur que nos maîtres Anglais n'ont pas même jugé dignes d'être destitués. Mais, dis-moi, les deux jeunes Léonard doivent-elles venir à la ville prochainement ?

—Oui, j'ai reçu hier une lettre de Louise qui m'annonce qu'elles doivent venir toutes deux passer une couple de mois à Montréal chez leur tante.

—Tant mieux : elles sont jolies, élégantes, elles seront par conséquent ajoutées à notre cercle. Mais, je dois t'avertir à temps qu'il faut que tu aies pour mardi prochain une jolie toilette de bal dont je me propose de surveiller en personne l'achat et la confection. J'ai décidé que nous célébrerions *la Ste. Ca-*

therine avec tout l'éclat possible. En attendant, je dois te dire que si tu t'ennuies quelque peu lorsque tu seras seule dans ta chambre, tu n'auras qu'à te poster près de la fenêtre à toutes les heures de relevée : tu pourras voir de là les superbes tournures de nos futurs invités qui se promènent constamment dans la rue.

—En connais-tu quelques-uns, Lucille ?

—Je n'ai fait la connaissance que d'un seul, mais je puis te dire que si les autres lui ressemblent seulement, nous ne regretterons assurément pas autant les braves compagnons du chevalier de Lévis. Le Major Sternfield—tel est son nom—et il a mis tout le régiment à ma disposition, m'assurant que ses officiers se rendraient également empressés et agréables,—le Major Sternfield donc est très-joli, de manières polies et courtoises, en un mot c'est un homme du monde accompli. Il s'est fait présenter ici par le jeune Foucher, et quoique, de prime abord, je l'aie reçu avec un peu de réserve, ma froideur apparente a bientôt cédé au charme de ses hommages pleins de déférence et à la délicate flatterie de ses manières. A toutes ces perfections, le charmant homme joint encore celle de parler très-bien le français : il m'a dit avoir passé deux ans à Paris. En partant, il m'a demandé la permission de revenir bientôt avec deux de ses amis qui désirent vivement, paraît-il, se faire présenter ici.

—Et qu'est-ce que mon cousin d'Aulnay dit de tout cela ?

—En vrai philosophe, en bon et sensible mari qu'il est, il murmure d'abord, mais finit par se soumettre. Et il vaut mieux pour nous deux qu'il en soit ainsi, car quoiqu'il n'existe qu'une très-faible sympathie entre lui et moi,—lui, étant un homme positif, pratique et savant, tandis que moi je suis d'un tempérament romanesque et enthousiaste, ne pouvant souffrir la vue d'un livre à moins que ce ne soit un roman ou une poésie sentimentale—nous sommes heureux, en dépit de cette frappante

disparité de goûts et de caractère, et nous avons l'un pour l'autre un mutuel attachement.

—Aimais-tu beaucoup M. d'Aulnay lorsque vous vous êtes mariés ? demanda tout-à-coup mais avec hésitation Antoinette qui avait la conscience de parler d'un sujet jusque-là défendu à sa jeune imagination.

—Oh ! non, chère. Mes parents, quoique remplis de bonté et d'indulgence à mon égard, se montrèrent inflexibles sur cette question de mon mariage. Ils se contentèrent simplement de m'informer que M. d'Aulnay était le mari qu'ils m'avaient destiné et que je lui serais unie dans cinq semaines. Je pleurai presque sans interruption pendant huit jours. Mais, maman m'ayant promis que je choisirais moi-même mon trousseau qui serait aussi riche et aussi coûteux que je pourrais le désirer, je fus tellement occupée par mes emplettes et mes modistes, que je n'eus plus de temps à donner à l'expansion de mes regrets, jusqu'au jour de mon mariage. Eh ! bien, malgré cela, je te déclare que je suis heureuse, car M. d'Aulnay s'est toujours montré indulgent et généreux ; mais, ma chère enfant, l'expérience a été terriblement hasardée, car elle aurait pu se terminer par une longue vie de misère . . . Rappelle-toi, Antoinette, continua-t-elle avec un petit air de sentimentalisme, que la base la plus solide d'un mariage heureux, c'est l'amour réciproque et une parfaite communauté d'âme et de sentiments.

Apparemment l'estime mutuelle, la dignité morale et la prudence dans un choix convenable ne comptaient pour rien aux yeux de Madame d'Aulnay.

Après cet exposé, nous demanderons au lecteur si la digne gouvernante n'avait pas eu raison d'élever la voix contre l'idée de remettre entre les mains d'un tel mentor une jeune fille comme Antoinette de Mirecourt, avec son inexpérience d'enfant, doué d'une imagination aussi poétique, d'un cœur aussi ardent, aussi passionné ?

III

Après avoir présenté notre héroïne au lecteur, il n'est que juste que nous consacrons quelques pages à ses parents et à ses antécédents.

Vingt ans avant l'époque où commence notre récit, par une magnifique journée d'octobre, la joie et la gaieté régnaient dans toute la Seigneurie et au Manoir de Valmont, dans lequel Antoinette vit plus tard le jour, et qui appartenait à sa famille depuis la concession du fief au vaillant Rodolphe de Mirecourt. Ce beau gentilhomme, qui était venu en Canada sans aucune autre fortune qu'une épée étincelante et qu'une paire de brillants éperons, se trouva bientôt, en retour de quelques services rendus à la France, propriétaire et maître du riche domaine de Valmont qui passa ensuite, en ligne directe, entre les mains de son propriétaire actuel, Arthur de Mirecourt. Arrivé à l'âge viril celui-ci céda bientôt au désir naturel de voir le beau pays de France, le brillant Paris dont il avait entendu raconter tant de merveilles.

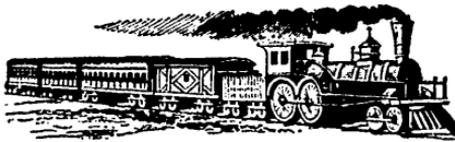
Mais, ébloui d'abord par la splendeur de cette grande capitale et par ses innombrables attractions, le jeune homme ne tarda pas à se blaser de cette brillante dissipation et à soupirer vivement après les plaisirs simples, la vie tranquille de son pays natal. Aussi, malgré les sollicitations pressantes de ses jeunes amis de Paris, malgré les sarcasmes que lui lançaient les Dames lorsqu'il parlait du "*pays de la neige et des Sauvages*,"—il s'en revint dans sa patrie qu'il aimait d'un amour encore plus grand que lorsqu'il l'avait quittée. Disons-le à sa louange, son séjour à Paris n'avait en rien altéré les goûts paisibles et purs de son enfance, et jamais il n'avait pris part aux fêtes parisiennes avec autant de légèreté d'esprit et de gaieté de cœur qu'il en déploya dans les modestes réjouissances qui accueillirent son retour à Valmont.

Des cœurs aimants l'attendaient là pour lui souhaiter la bienvenue : sa mère qui, veuve depuis longtemps, avait trouvé, dans son affection pour lui, une si grande consolation de la mort de son mari et de ses autres enfants qui reposaient paisiblement dans le caveau de l'église, au-dessous du banc dans lequel chaque dimanche et chaque jour de fête elle allait inmanquablement prier Dieu ; des voisins, des censitaires et la jeune Corinne Delorme, orpheline et parente éloignée de Madame de Mirecourt, que celle-ci avait élevée avec un soin tout maternel, et qu'Arthur avait appris à considérer comme sa sœur.

Quoique d'une figure gracieuse et possédant de petits traits parfaitement réguliers. Corinne n'avait jamais obtenu le titre de *beauté*. Cela était dû, partie à l'absence qu'on remarquait chez elle de cette gaieté et de cette animation qui manquent rarement aux jeunes Canadiennes, partie à son air languissant et mélancolique, résultat d'une constitution délicate excessivement fragile.

Une femme plus exigeante que Madame de Mirecourt aurait sans doute accusé sa jeune protégée d'ingratitude, tant celle-ci se montrait peu communicative, tant elle mettait de réserve dans ses paroles et dans ses manières ; mais jamais cette retenue ne lui avait fait oublier les intentions délicates, la respectueuse déférence qu'une jeune fille doit à sa mère.

(A CONTINUER)



CHEMIN DE FER INTERCOLONIAL

1886—ARRANGEMENTS D'ETE—1886

A partir de mai, les trains de ce chemin de fer circuleront tous les jours, les dimanches exceptés, comme suit :

LAISSERONT LA POINTE-LEVIS

Pour Halifax et St-Jean	8.00 A.M.
Pour la Rivière-du-Loup	11.25 P.M.
Pour la Rivière-du-Loup	5.25 P.M.

ARRIVERONT A LA POINTE-LEVIS

De Halifax et St-Jean	6.45 P.M.
De la Rivière-du-Loup.....	1.47 P.M.
De la Rivière-du-Loup.....	5.00 A.M.

Le char Palais qui part de Lévis, le mardi, le jeudi et le samedi, se rend directement à Halifax, et celui qui part le lundi, le mercredi et le vendredi se rend à St-Jean.

Tous les trains circulent sur l'étalon chronométrique de l'Est.

D. POTTINGER,

Surintendant en chef.



DEPARTEMENT DU REVENU DE L'INTERIEUR.

ACTE à l'effet de modifier et refondre tels que modifiés les divers actes concernant la falsification des substances alimentaires et des drogues—1884.

Cet acte est maintenant en opération et ses dispositions sont mises en force.

Les manufacturiers et les vendeurs de substances alimentaires falsifiées sont sujet à des amendes élevées, sur conviction de contravention à la loi, et sont prévenus que plusieurs accusations ont été prouvées et amendes exigées.

Le public est prié de ne pas oublier que d'après les dispositions de cet Acte, les Conseils Municipaux peuvent nommer des Inspecteurs et obtenir les services du Chimiste-analyste officiel dans leur district moyennant la moitié des taux réglés par l'Acte, l'autre moitié étant payée par le Département du Revenu de l'Intérieur.

Toutes personnes peuvent bénéficier de la mise en opération de cet Acte, et des services du Chimiste-analyste, en se conformant aux dispositions de cet Acte.

Ottawa, 27 juin 1885.

EDWARD MIALL,
Commissaire du Revenu de l'Intérieur.

STATUTS DU CANADA

Prix des Statuts en vente au bureau de l'imprimeur de la Reine, Ottawa.

B. CHAMBERLIN,

OTTAWA, 5 Janvier 1885.

Imprimeur de la Reine.

PROVINCE DU CANADA

Statuts Refondus H. C.....	\$	c.	Code Civil	\$	c.
“ “ B. C.....	3	25	Lois Criminelles on 1 vol.....	1	00
Code de Procédure Civil.....	1	50	Ordres en Conseil, a 1874.....	1	25

PUISSANCE DU CANADA

Vic.		\$	c.	Vic.		\$	c.
32 & 33	Statuts de 1869.....	1	50	42	Statuts de 1879, Vol. I.....	1	25
33	“ 1870.....	0	80	“	“ “ Vol. II.....	0	40
34	“ 1871.....	0	80	“	“ “ Vols. I, II..	1	50
35	“ 1872.....	2	00	“	“ 1880, Vol. I.....	1	25
36	“ 1873.....	1	60	“	“ “ Vol. II.....	0	50
37	“ 1874.....	1	43	“	“ “ Vols. I, II..	1	60
38	“ 1875, Vol. I.....	1	50	44	“ 1881, Vol. I.....	0	80
“	“ “ Vol. II.....	0	80	“	“ “ Vol. II.....	0	60
39	“ 1876, Vol. I.....	0	80	“	“ “ Vols. I, II..	1	25
“	“ “ Vol. II.....	0	80	45	“ 1882, Vol. I.....	1	00
“	“ “ Vols I, II..	1	50	“	“ “ Vol. II.....	1	00
40	“ 1877, Vol. I.....	1	00	“	“ “ Vols. I, II..	2	00
“	“ “ Vol. II.....	0	60	46	“ 1883, Vol. I.....	1	60
“	“ “ Vols. I, II..	1	50	“	“ “ Vol. II.....	0	60
41	“ 1878, Vol. I.....	0	80	“	“ “ Vols. I, II..	2	00
“	“ “ Vol. II.....	0	35	“	“ 1884, Vols. I, II..	2	00
“	“ “ Vols. I, II..	1	00	“	“ 1885, Vol. I.....	1	50

CHEMIN DE FER DU GRAND TRONC.

1886—ETE—1886

HEURES

DE	POUR	DÉPART	ARRIVÉE
Montréal.....	Québec.....	10.15 p.m.	7.00 a.m.
“.....	“.....	8.10 a.m.	1.55 p.m.
Québec.....	Montréal.....	8.30 p.m.	6.00 a.m.
“.....	“.....	2.00 p.m.	8.40 p.m.
Montréal.....	Portland.....	10.15 p.m.	12.05 p.m.
“.....	Island Pond.....	3.15 p.m.	9.30 p.m.
“.....	Toronto.....	1.00 p.m.	6.30 p.m.
“.....	“.....	8.55 a.m.	10.40 p.m.
“.....	“.....	8.55 p.m.	8.55 a.m.
“.....	St. Jean.....	4.30 p.m.	5.30 p.m.
“.....	“.....	4.20 p.m.	5.20 a.m.
“.....	“.....	8.30 a.m.	9.20 a.m.
“.....	“.....	8.30 p.m.	9.20 p.m.
“.....	Lake Champlain Junction..	4.00 p.m.	6.25 p.m.
“.....	Ottawa.....	8.50 a.m.	12.20 p.m.
“.....	“.....	4.40 p.m.	8.00 p.m.

CHARS PALAIS ET CHARS DORTOIRS

DANS TOUTES LES DIRECTIONS

La ligne la plus avantageuse dans toutes les parties du pays

PASSAGES AU PLUS BAS PRIX POUR TOUS LES POINTS

DE LA NOUVELLE-ANGLETERRE.

👉 Agents dans toutes les villes du Canada 👈

J. HICKSON, *Gérant Général* }
 W. WAINWRIGHT, *Ass.-Gérant* } MONTREAL.